

RETOUR AU CHALET – premier chant -

Après des mois d'indifférence, j'y étais enfin remonté. La neige était lourde, subitement, après qu'elle ait été si légère qu'elle pesait à peine. En une nuit de vent chaud, et même, sans pluie, elle avait changé de structure, non pas tant en profondeur, mais sur au moins dix centimètres, ce qui rendait la marche lente et éprouvante et donnait, surtout dans les montées, des sabots sous les skis. Je me pris à repenser à la neige, et à me dire combien, en comparaison d'autres peuples du nord, notre connaissance en est limitée. Il paraît qu'ils utilisaient des dizaines de termes pour définir ses qualités, tandis que nous, nous n'en avons qu'une poignée. On dit par exemple : elle est lourde, elle est poudreuse, en gros sel au printemps, gelée, elle porte, elle est cartonnée, soufflée, fondante, collante, froide, guère plus. Tandis qu'eux avaient des termes plus appropriés qui désignaient instantanément un état avec une précision sans commune mesure avec nos approximations. Les vieux langages plus que celui que nous avons adopté, le français, étaient-ils plus précis, ou au contraire, moins encore pour ne parler que d'une neige lourde ou légère ? On dit encore qu'elle pisse l'eau, qu'elle est toute pourrie, ce qui signifie que lors de sa fonte, principalement par le soleil, elle se fuse pour s'effondrer sur elle-même et que l'on serait bien incapable désormais d'y skier.

J'étais donc monté pour aller par les chemins tracés par endroits par d'autres et leurs raquettes, montant droit, face à la pente quand celle-ci n'est pas trop raide. J'avais passé sous les grands sapins noirs pour retrouver ces coins que l'on connaît et l'on se demande parfois, dans leur monotonie, si on les aime vraiment ? Ne sont-ils pas d'ailleurs perçus qu'en fonction de notre humeur du jour ? Tu vois un chalet au travers des arbres, tu retrouves le grand plat pour aller plus vite sur une piste tracée. Aucune trace d'animaux quelconque. La neige est trop épaisse, ils ne se déplacent que peu. Et les humains, en dehors de ces quelques chemins esquissés dans la neige guère plus. Et puis tu retrouves la cabane. C'est le grand silence. Tu y rentres comme dans une église, mais qui serait toute petite, minuscule, à la taille d'un seul individu, et tu y lis ce qu'ont mis ceux qui passent. Toujours pareil. L'homme n'a-t-il donc qu'une seule imagination ? Rien jamais qui ne sorte de l'ordinaire, qui étonne, tout est su à l'avance. Est-ce cela la solidité de la vie ? Et il ne fait même pas froid aujourd'hui, au contraire, le vent, par moment il redouble d'intensité, est presque trop chaud, qui tasse encore plus la neige que l'on brasse.

Et puis en route vers le chalet. Et puis le voilà, le chalet, et si un côté de son toit en tôle ondulée, le plus pentu, a été libéré de sa neige, les trois autres par contre en sont encore recouverts. Tu longes le mur de bise pour retrouver la porte. Tu la décotes. Tu rentres maintenant dans le silence du chalet. Tu ressens aussitôt ces choses que tu croyais avoir oubliées et sans qu'il ne t'en coûte rien. Tu comprends aussi à quel point ces retrouvailles périodiques te

sont nécessaires. Tout cela fait partie de ta vie. Tu englobes en ces termes ce chalet avant tout dont tu visites les pièces une à une. La chambre à lait d'abord, puis la cave. Ensuite c'est l'écurie qui n'est pas inaccueillante, au contraire, en ordre elle t'offre un aspect familial qui rassure, comme si déjà elle attendait qu'une nouvelle saison se fasse, imperturbable dans sa tranquillité froide mais non pas glacée aujourd'hui, et qu'importe si elle est oubliée de tous, elle se suffirait à elle-même. Qu'est-ce qu'un chalet en somme, et surtout l'hiver, quand la neige le coupe du monde, que plus rien ne l'habite, qu'un éternel silence naît de la première heure et qui se poursuit jusqu'à la dernière, ne serait-ce, un peu au loin, que le vent dans les branches, ou tout près, quand il pleut, une pluie sur le toit ou encore une bise forte qui se glisse entre les raccords des tôles et qui glacerait le bâtiment plus encore qu'il ne l'est.

Je suis remonté aux chambres. J'y ai remis de l'ordre à la suite d'une soirée faite ici il y a un mois et où les acteurs, au petit matin, sont partis précipitamment. Je me suis activé alors que je sais une nouvelle fois tout soudain que ce que l'on fait seul nous procure satisfaction. Améliorer quelque chose, et même si cela est insignifiant, user de ses mains et penser que l'on fait œuvre utile. Alors je m'imagine tout le travail qu'il y aurait encore à faire ici. On pourrait certes le laisser en arrière, ne jamais s'en occuper tandis que les lieux petit à petit se dégraderaient. On pourrait aussi l'accomplir. Alors le chalet serait beau, mais en même temps on s'habituerait aussitôt à le voir tel qu'il est et non plus tel qu'il était. Et on s'habituerait tant à cette nouvelle situation, qu'il semblerait même que ton travail n'a eu aucune incidence sur l'état des lieux et que ceux-ci se sont toujours présentés de telle manière. Et ce sont là des choses et des situations, tu en as l'impression, qui n'agissent que toi. Tu vas au fond des choses et non pas tu ne restes qu'en surface. Et depuis si longtemps que tu penses et agites ces idées dans la tête, que tu trouves même fatigant de tourner ainsi en rond.

Et tu es là, debout dans les deux chambres, tour à tour, à penser à la prochaine saison. Et celle-ci, l'espoir te transporte, tu l'espères meilleure, débarrassée de ses scories, heureuse et libre. Qu'il n'y ait plus ces lourdeurs qu'engendre la vie ordinaire. Et alors, parce que tu pressens cette liberté, le bonheur soudain t'inonde. Il y a de l'espoir, il y aura enfin du nouveau, et celui-ci, pour une fois, ce n'est jamais trop tard, sera en ta faveur. Est-ce possible, vraiment ?

Et tu es là à penser à ces choses. Et tu vois les vieilles poutres, redoutant une fois encore l'incendie qui les détruirait en même temps que le reste du chalet. Le drame. Tu les lisses de la main, tu les caresses en vieil amoureux du bois et de ce qu'il constitue. La matière aurait-elle autant d'importance, que tu te dis ? Te tromperais-tu sur le contenu des choses ? N'attribuerais-tu pas assez d'importance à l'homme ? Mais de celui-ci quand tu es ici, tu t'en fiches. Tu vis seul, ou alors si tu es accompagné, ce n'est que par ces ombres qui sont ceux-là mêmes qui ont déjà passé.

Mais le froid m'envahit peu à peu maintenant que je suis immobile. Alors je sais qu'il est l'heure de redescendre. Et je le fais bientôt, mais avec peine au travers de plans et des forêts où cette neige lourde te colle sous les skis et te retiens même en la descente la plus pentue.